

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois: 13.50 Six mois: 26.00 Un an: 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois: 15 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES & JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSÉRIONS: Annonces: la ligne: 20 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE, 17, rue de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publication.

seconde page que quelques lignes à l'amiral Courbet et à ses troupes héroïques. Comment, voilà nos soldats engagés au Tonkin, les voilà se battant avec le plus indomptable héroïsme; nous prouvant que nous avons une armée sur laquelle la France peut compter, versant dans nos cœurs l'ivresse depuis longtemps inconnue de la victoire, et c'est à peine si vous daignerez leur consacrer quelques lignes banales, tandis que vous emploierez vos meilleurs rédacteurs à nous raconter les scandales de la vie privée de Sarah Bernhardt, et les turpitudes de son ancienne complice Marie Colombe!

Cela est tellement monstrueux, tellement ignoble, qu'on aimerait à croire à l'inconscience des directeurs de tous ces journaux soi-disant boulevardiers.

Et ce qu'il y a de plus épouvantable, c'est qu'une grande partie du public français s'abat sur ces récits, les commente, les discute, en fait la principale occupation de sa journée, sans s'apercevoir combien nous sommes ridicules, aux yeux de l'Europe.

Je ne sais, pour ma part, quel est le plus coupable ou du journal qui se fait le moniteur officieux des boudoirs ou du lecteur qui l'encourage dans cette dégoûtante besogne.

J'aime mieux ne pas trancher la question, afin de ne pas froisser les lecteurs de ces journaux.

PIERRE SALVAT.

LE DISCOURS DE MGR FREPPEL

On lit dans le Monde: A notre avis, il y a un regrettable malentendu plutôt qu'une réelle contradiction entre les votes trop peu nombreux qui ont suivi Mgr Freppel et ceux des autres membres de la Droite.

Il est évident qu'en votant contre les crédits, aucun des membres de la Droite n'a entendu voter pour le brusque abandon de l'entreprise du Tonkin, pour un dévouement qui serait désastreux pour les intérêts et l'influence de la France dans l'extrême Orient, funeste pour les chrétiens annamites et tonkinois, enfin humiliant pour l'honneur de notre drapeau.

En face d'un ministère parfaitement indigne de leur confiance et qui a multiplié les preuves de son incapacité et de sa duplicité, nos amis de la Droite ont voulu lui déclarer leurs sentiments, qui sont ceux de toute la France honnête et clairvoyante: tel est le sens, telle est la portée de leur vote.

Mais, d'un autre côté, prétendre que Mgr Freppel, en votant comme il l'a fait et en portant à la tribune l'éloquent et patriotique déclaration qui émeut tant certains journaux, a voulu donner un témoignage de sympathie et d'intérêt au ministère Ferry, aux persécuteurs de l'Église, c'est abuser du droit de discussion.

Mgr Freppel a fait, au contraire, une grande et nécessaire distinction entre le ministère, sa conduite et ses actes, et les grands intérêts qui sont engagés au Tonkin. Il a fait cette distinction, avec précision avec insistance, avec énergie, et l'on ne saurait sans erreur ni

sans injustice la mettre en oubli. La vérité est que Mgr Freppel s'est placé sur un terrain où nous aurions aimé voir toute la Droite prendre position: elle eût pu ainsi, plus qu'elle ne l'a fait, donner une large et vigoureuse expression au blâme que mérite un coupable ministre, à l'incroyable défiance qu'il inspire; elle eût fait entendre au pays les plus graves et les plus solennels avertissements, et en même temps elle eût mis en lumière son patriotisme généreux et vigilant, que personne n'a le droit de mettre en doute.

L'HISTORIEN NATIONAL

En nous annonçant la mort d'Henri Martin, l'Agence Havas, dans une dépêche que nous avons reproduite, le qualifiait de « grand historien national ».

La Chambre des députés, comme pour consacrer cette appellation a décidé que ses funérailles seraient faites aux frais de l'État.

Ce vote a reçu son exécution. Maintenant, Henri Martin est-il réellement notre « grand historien national » ?

Au lendemain même de sa mort, un journal radical affirmait qu'Henri Martin n'était ni un historien, ni un républicain.

Le Temps confesse, et l'auteur ne manque pas de valeur, venant d'une telle source, que l'Histoire de France d'Henri Martin n'est pas une œuvre de génie. Il reconnaît qu'elle « n'a pas dépassé dans l'opinion des bons juges cette estime particulière qu'on accorde aux choses bien faites ».

Le Télégraphe, autre journal républicain, convient que « l'historien national, un peu froid, était plus exact qu'inspiré ».

Pour qui sait lire entre les lignes, il est facile de voir dans ces éloges tempérés, une sorte de mot d'ordre de louer quand même, parce qu'elle est d'un ami, d'un collègue politique, une œuvre que l'on regarde, au fond, comme médiocre.

En réalité, l'Histoire de France d'Henri Martin n'est qu'une longue et indigeste compilation, sans critique, sans style le plus médiocre, sans discussion possible de tous les travaux de ce genre.

L'écritain catholique, M. Henri de l'Épinois a consacré tout un volume au relevé des solécismes historiques, des erreurs et des « anémies dont foisonnent les premiers tomes de cet ouvrage ».

La science historique fait totalement défaut à Henri Martin.

Comme fil conducteur de l'Histoire de France, il a imaginé un druidisme de fantaisie tiré des traditions plus ou moins apocryphes du pays de Galles et des poésies plus ou moins authentiques des bardes cambriens.

Toute la philosophie de son histoire de France repose sur cette chimère. Les druides, selon lui, ont pour mission de répandre dans le monde le dogme de la transmigration des âmes dont Henri Martin était un adepte. Les Gaulois, dans ce système de pure invention, ont persisté sous tous les changements, sous toutes les révolutions qui se sont accomplies sur notre sol.

Les événements politiques, civils, religieux ou philosophiques de notre histoire ne sont que les manifestations extérieures de la réaction de l'esprit gaulois, de l'esprit des druides contre la conquête romaine, la domination française, la propagande chrétienne, le triomphe du catholicisme. Jeanne d'Arc, pour ne citer qu'un exemple, est un des symboles du règne de la Gaule.

C'est à faire hausser les épaules. Eh bien! non; la postérité ne ratifiera pas ce jugement!

Non; elle ne reconnaîtra pas comme grand historien national l'écritain qui a totalement manqué de sens chrétien; qui n'a rien compris à ces fastes merveilleux si longtemps appelés Gesta Dei per Francos; qui n'a vu qu'une druidesse dans cette sainte sublime et poétique personnification de la patrie française qui se nomme Jeanne d'Arc!

UN LIEUTENANT DU M^h HDI Les feuilles anglaises les plus autorisées ont signalé, parmi les officiers de l'état-major du Mahdi Mohamed-Ahmed, la présence d'un Français que l'on a peuplé Soulié et qui, avec Amer-Mahusii et le cheik El Araku, aurait puissamment contribué à l'écrasement des troupes égyptiennes dans les défilés du Sinaï, le 13 octobre dernier.

Tous ceux qui ont vécu au quartier Latin ont pu connaître le Soulié dont il est ici question. C'était un jeune homme de vingt quatre ans, de taille moyenne et bien prise, sec, noir, l'œil ardent, et très-expansif en gestes comme en paroles. Son pays d'origine était Alger, où sa famille occupait encore une très-haute situation. Soulié fit d'excellentes études dans un de nos lycées et il allait rentrer à l'École Polytechnique lorsque la guerre se déclara. Nous le retrouvons au quartier Latin en 1876. Il sort de l'École des Mines et a commencé ses études de droit où il étouffe. De temps à autre, il éprouve le besoin de se lancer à travers champs. Il prend sa course et le voici au plateau d'Avron où M. X..., un vieil ami de sa famille, lui ouvre son hospitalière villa.

Il est tourmenté de la soif de l'inconnu, et le génie de l'extraordinaire le sollicite. En 1877, on fait à Soulié des propositions pour diriger une usine à gaz dans le midi. Il part, avide d'employer à quelque chose l'énergie dont il déborde, mais les entrepreneurs de l'usine veulent l'exploiter et lui offrent des appointements dérisoires.

Écœuré et d'autant plus violemment lancé vers l'affranchissement des conventions et des mesquineries sociales, il retourne à Alger, d'où il écrit au propriétaire de la villa d'Avron des lettres empreintes d'une extrême inquiétude d'esprit et pleine d'allusions discrètes au rôle qu'il se prépare à jouer. Et toujours et sans relâche, il revient sur ce thème, qui est son Delenda Carthago, qu'il faut déclarer la guerre aux Anglais. Un jour, il disparaît. C'est en vain que sa famille le recherche partout. Elle finit par avoir de ses nouvelles. Soulié est avec Arabi, et sous le manteau de ce révolté suspect, c'est encore contre l'Angleterre qu'il guerroye.

Pendant cette campagne, il a l'occasion de connaître le Madhi à Obéid, et lorsqu'il voit que l'Égypte avec Arabi est aux mains de ses ennemis, frémissant de courroux, il se enfonce dans le désert et s'en va vers l'airouan. Là, il se met

déjà une imprudence d'en avoir demandé une), manifesta sa joie. Mais ce fut bien autre chose quand il apparut qu'on allait à Montreuil, chez Mme Prévot; il battit des mains, il gambada sur son lit, il sauta au cou de sa mère. — Bonne petite mère!... Il était triomphant. Et des questions: — Quand partirez-vous? — Tout de suite. — Avec papa? — Non. Il était à son bureau. — Ah! le vilain papa!... Eh bien, tant pis! on s'amusait sans lui, avec les petits Urbain... car on allait prendre les petits Urbain en passant n'est-ce pas? — On essayait. — Ou! l'étais ne venait pas, eux non plus, tant pis encore! Il s'amusait tout seul... avec Phaoir. (Il avait gardé le meilleur souvenir du chien de la jardinière)... Et! courrait par tout le jardin; il toucherait aux espaliers; il mangerait des pêches... Oh! les pêches!...

Il faut qu'elle lui expliquât qu'il n'y avait pas de pêches au mois de novembre, et pourquoi il n'y en avait pas... et qu'elle fit calme et souriante à cette joie enfantine!

Habitude à la hâte, il se fit pas prier pour quitter la maison. C'était par un affreux temps de neige fondante et de boue. Ils allèrent, se tenant par la main, claquant dans les rues, elle, pressant le pas, courseuse, lui, absorbé dans son rêve et insensible au onnais du chemin.

On arriva rue Saint-Antoine, chez les Urbain. Le mari était déjà à son atelier; Mme Urbain, seule avec ses deux enfants. Ce fut une surprise: comment se faisait-il que Clémence vint à pareille heure lorsqu'il était-il donc arrivé!

en relation avec les marabouts les plus exaltés, et lorsque la guerre sainte (les guerres de l'Islam) sont toujours des guerres saintes est déclarée, lorsque cet illuminé de Mohamed-Admet sort de son trou pour soulever le « Berber », il est salué avec enthousiasme par l'étudiant devenu, s'il faut en croire la rumeur publique, un des chefs de la révolte.

Ne croit-on pas lire un roman en lisant cette biographie dont quelques coins restent malheureusement dans l'ombre?

BULLETIN ÉCONOMIQUE

Question des musées commerciaux et industriels

Voici le rapport adopté par la Chambre de commerce de Roubaix et adressé à Monsieur le Ministre du Commerce:

Monsieur le Ministre, Par votre circulaire du 11 septembre 1883, vous appelez l'attention des Chambres de Commerce sur la question des musées commerciaux et industriels dont la création a été fréquemment présentée comme l'un des moyens propres à favoriser le développement de notre commerce et de notre industrie, et à faciliter à nos producteurs la lutte contre la concurrence étrangère. Vous vous demandez si, pour être vraiment fructueuse, l'idée ne devrait pas être appliquée d'une façon générale. La fondation, à Paris, d'un seul musée vous fait entrevoir des difficultés considérables, de grandes dépenses qui ne seraient pas en proportion des résultats, et surtout une inégalité de traitement; car, remarquons-vous judicieusement, si l'utilité de ces établissements était reconnue, il serait juste que tous les centres où l'on échange et où l'on fabrique ou fissent locaux, d'un autre côté, des musées locaux, servant principalement à certaines branches du commerce et de l'industrie pourraient bien plus facilement et plus sûrement être pourvus de tous les échantillons et de tous les documents nécessaires pour offrir aux intéressés un enseignement complet et profitable.

Après ces considérations et quelques autres qui, dans votre pensée, doivent présider à l'organisation nouvelle, vous exprimez l'avis que l'administration de ces musées pourrait être normalement et utilement confiée aux Chambres de Commerce, et vous ajoutez que le Gouvernement ne se désintéresserait pas pour cela de ces entreprises et que son concours ne ferait pas défaut. chaque fois qu'il y serait fait appel.

Si nous saisissons bien toute votre pensée, Monsieur le Ministre, un musée commercial et industriel devrait être à la fois un moyen d'information et un moyen d'étude, offrir en même temps un guide aux exportateurs et un enseignement aux ouvriers comme aux chefs de maison. Ainsi comprise, l'idée de créer des musées commerciaux et industriels est de toute opportunité et répond à une nécessité de jour en jour plus impérieuse, celle de relever de leur affaissement notre commerce et notre industrie. Dès lors, pour être vraiment fructueuse, cette idée doit être appliquée d'une façon générale et se réaliser, ainsi que vous en reconnaissez vous-même la convenance, dans tous les centres où l'on échange et où l'on fabrique. Dès lors encore, l'administration de ces musées lo-

caux nous semble, comme à vous, Monsieur le Ministre, ne pouvoir être plus normalement et plus utilement confiée qu'aux Chambres de Commerce, déjà chargées d'administrer les établissements créés pour l'usage du commerce, et dont la parfaite compétence, en cette matière, ne saurait être mise en doute. Directement mêlées au mouvement des affaires, elles composeraient les collections et en assureraient le renouvellement de la façon la plus conforme aux intérêts commerciaux et industriels de leur circonscription.

Cela posé, nous sommes ramenés à envisager, sous le double aspect qu'elle présente, la question des musées commerciaux et industriels considérés comme moyens d'information et comme enseignement.

Le premier but vers lequel il faut tendre, c'est d'arriver à faire connaître sur quels points et dans quelles conditions nous avons à lutter pour développer nos exportations. Pour cela, il est nécessaire d'obtenir des consultants des renseignements exacts sur la marche des affaires commerciales dans les contrées où ils résident, sur les ressources et les besoins de ces contrées, sur la nature, le prix et la qualité des produits qui y sont préférés, les droits et frais d'entrée, les moyens, délais et coûts de transport; d'obtenir notamment des échantillons qui puissent guider notre fabrication et la mettre en état de satisfaire aux exigences de la consommation dans telle ou telle partie du globe.

Un tel but peut-il être atteint sans le concours du gouvernement? Là est un des points intéressants de la question. Laisser chaque Chambre de Commerce s'adresser directement aux consultants serait faire naître, par la multiplicité et la diversité des demandes, une grande confusion qui paralyserait tous les efforts. Les Chambres de Commerce manqueraient d'ailleurs, pour obtenir toute satisfaction du corps consulaire, d'une autorité que seul le Gouvernement peut avoir; elles manqueraient surtout de moyens pour stimuler les efforts. C'est qui nous verratrait le plus pratique serait la création, au ministère du commerce, d'une agence spéciale, intermédiaire entre les consultants et les musées locaux, et chargée de réunir les renseignements et les échantillons pour en alimenter lesdits musées suivant les besoins particuliers de chacun d'eux. Cette agence, si elle était confiée à des personnes bien préparées par leurs connaissances pratiques, assurerait à l'institution son premier caractère d'utilité au point de vue des informations commerciales.

Comme moyen d'étude, toutes les Chambres de Commerce pourraient facilement, pensons-nous, réunir les spécimens et les documents nécessaires pour remplir la seconde partie du programme. Quelques-unes possèdent déjà des collections de matières premières et d'échantillons de produits fabriqués dans leur rayon, et ce sont là autant de noyaux préparés pour l'essai des musées locaux.

Sous ce rapport, la ville de Roubaix, par les soins de son infatigable bibliothécaire-archiviste, est, depuis vingt-six ans, dotée d'une importante collection qui, sous le nom de Musée d'échantillons, remplit parfaitement le but que s'est proposé son fondateur, celui d'offrir aux ouvriers, aux contre-maîtres comme aux patrons, un enseignement permanent, confusion douloureuse. L'excellente femme Richard qui s'est si heureusement gardé Richard près d'elle, mais le difficile fut de la faire consentir à rester.

Son beau rêve s'était évanoui; il avait passé par toutes les déceptions: d'abord, les petits Urbain qu'on n'avait pas laissés venir; puis, cette vilaine route et cette bise glacée. On arrivait: la maison était triste; sa mère causait avec Mme Prévot, et il restait seul. Il s'était glissé dans le jardin: c'était laid, plus de fruits aux arbres, à peine quelques feuilles séchées. Enfin, il avait fait des avances à Phaoir, et celui-ci, peu soucieux de quitter la paille de sa niche, s'était mis à gronder. Il n'y avait évidemment plus qu'à retourner à Paris.

Aussi en apprenant qu'il lui fallait rester à Montreuil, opposa-t-il une vive résistance. Les caresses de Mme Prévot et les injonctions de sa mère le touchèrent peu. Ce qui le décida, ce fut de voir celle-ci affligée, prête à pleurer: il eut honte de lui causer ce chagrin.

Et, passant d'une extrémité à l'autre, il déclara qu'il avait tort, qu'il se plaignait beaucoup chez Mme Prévot, qu'il serait bien aise — à condition que sa mère reviendrait le lendemain. Elle le lui promit et l'embrassa avec force. Il la regarda partir, tâchant de sourire, quoique son petit cœur fut bien gros.

Et elle, chemin faisant, songeait à cette enfant qui la consolait par sa gentillesse, qui grandissait près d'elle, tandis que son père ne le verrait plus.

FEUILLETON DU 23 DÉCEMBRE — 34 —

LE SECRET TERRIBLE

Mémoires d'un caissier

PAR ADOLPHE BELOT ET JULES DAUTIN

PREMIÈRE PARTIE

LE CAISSIER

XI

Elle se jeta en pleurant dans mes bras, me demandant à parler, et, ouvrant le rouleau de mille francs que j'avais posé sur ma table, elle y prit quelques sous.

— C'est tout ce qu'il me faut, dit-elle, pour attendre le moment où je pourrai travailler.

Je me dirigeai vers ton lit, mou cher Richard, je t'embrassai longuement, en silence, et lorsque tu te réveillâs la nuit, je me détachai de ta main, et lorsque tu vis que je n'étais plus là, tu te levâs et tu vins me chercher.

— J'errai un instant dans les rues, attendant une voiture qui pût me conduire quelque part; je ne

savais où, car nous n'avions rien pu décider quant à la fuite.

Un fiacre passa. Je l'appelai et je montai dedans. Lorsque le cocher me demanda où je voulais être conduit, j'eus un instant d'hésitation; puis j'indiquai, au hasard, la barrière Blanche, et je roulai sans savoir ce que j'allais devenir.

Je termine la première partie des Mémoires de Caussion.

Le récit qui va suivre est extrait de la seconde partie de ces Mémoires et des documents judiciaires et de police que nous avons pu nous procurer.

Après le départ de Caussion, Clémence entra dans l'appartement. Cette foudroyante révélation, les émotions de cette scène l'avaient brisée. Ses jambes fléchissaient, elle se laissa tomber incertain sur son lit.

Alors éclata son désespoir, jusque-là contenu. Des sanglots convulsifs faisaient halater sa poitrine, des larmes inondaient son visage.

Mais ce n'était pas une nature vulgaire. Elle ne devait pas tarder à réagir contre cet involontaire assaillissement, contre ces défaillances de la première heure.

Bientôt, en effet, elle se redressa. Lieutenant, et d'une main qui tremblait à peine, elle essaya ses larmes. Ses traits, tout à l'heure contractés, avaient maintenant la pâleur et l'immobilité du marbre; ses grands yeux noirs, secs et fixes, exprimaient une résignation et une fermeté stoïques.

Une voix intérieure lui avait crié: Pas de lâcheté! Si tu ne le fais pas, tu n'auras que la honte; si tu le fais, tu n'auras que la peur.

Elle s'habilla à la hâte. Puis, elle ouvrit les tiroirs de la commode; elle y prit les hardes de son enfant, qu'elle ne dans un foulard; elle fit un autre paquet de ses hardes à elle.

Tout était prêt. Il n'était que temps de partir; les gens de la justice pouvaient arriver; il ne fallait pas que Richard assistât à des événements dont il pourrait un jour se souvenir.

Elle entra dans le cabinet. L'enfant, dans son petit lit, dormait, un de ses bras étendu, l'autre mollement replié au-dessus de sa tête; la lumière du matin l'éclairait, sans les entr'ouvrir, ses paupières aux cils longs et soyeux. En voyant cette tête fraîche et reposée, ces lèvres roses et vaguement frémissantes, comme dans l'attente du baiser maternel, Clémence eut un brusque tressaillement et ses yeux se mouillèrent. Mais elle se raffermir bien vite. Plus de faiblesse!... Celle-ci devait être la dernière.

Elle toucha la main de l'enfant et l'appela doucement. Il ouvrit des yeux étonnés, s'agita pour chasser un reste de sommeil, et, tout eu se déhant, se laissa embrasser.

Il demanda pourquoi on l'éveillait. « Il était l'heure d'aller en classe? » — Non dit-elle; j'ai en congé aujourd'hui.

— Congé? Tiens! Pourquoi donc? — Et, sans attendre d'explications (car c'était

déjà une imprudence d'en avoir demandé une), manifesta sa joie.

Mais ce fut bien autre chose quand il apparut qu'on allait à Montreuil, chez Mme Prévot; il battit des mains, il gambada sur son lit, il sauta au cou de sa mère. — Bonne petite mère!... Il était triomphant. Et des questions: — Quand partirez-vous? — Tout de suite. — Avec papa? — Non. Il était à son bureau. — Ah! le vilain papa!... Eh bien, tant pis! on s'amusait sans lui, avec les petits Urbain... car on allait prendre les petits Urbain en passant n'est-ce pas? — On essayait. — Ou! l'étais ne venait pas, eux non plus, tant pis encore! Il s'amusait tout seul... avec Phaoir. (Il avait gardé le meilleur souvenir du chien de la jardinière)... Et! courrait par tout le jardin; il toucherait aux espaliers; il mangerait des pêches... Oh! les pêches!...

Il faut qu'elle lui expliquât qu'il n'y avait pas de pêches au mois de novembre, et pourquoi il n'y en avait pas... et qu'elle fit calme et souriante à cette joie enfantine!

Habitude à la hâte, il se fit pas prier pour quitter la maison. C'était par un affreux temps de neige fondante et de boue. Ils allèrent, se tenant par la main, claquant dans les rues, elle, pressant le pas, courseuse, lui, absorbé dans son rêve et insensible au onnais du chemin.

On arriva rue Saint-Antoine, chez les Urbain. Le mari était déjà à son atelier; Mme Urbain, seule avec ses deux enfants. Ce fut une surprise: comment se faisait-il que Clémence vint à pareille heure lorsqu'il était-il donc arrivé!

Elle se jeta en pleurant dans mes bras, me demandant à parler, et, ouvrant le rouleau de mille francs que j'avais posé sur ma table, elle y prit quelques sous.

— C'est tout ce qu'il me faut, dit-elle, pour attendre le moment où je pourrai travailler.

Elle se jeta en pleurant dans mes bras, me demandant à parler, et, ouvrant le rouleau de mille francs que j'avais posé sur ma table, elle y prit quelques sous.

— C'est tout ce qu'il me faut, dit-elle, pour attendre le moment où je pourrai travailler.

Je me dirigeai vers ton lit, mou cher Richard, je t'embrassai longuement, en silence, et lorsque tu te réveillâs la nuit, je me détachai de ta main, et lorsque tu vis que je n'étais plus là, tu te levâs et tu vins me chercher.

— J'errai un instant dans les rues, attendant une voiture qui pût me conduire quelque part; je ne

savais où, car nous n'avions rien pu décider quant à la fuite.

Un fiacre passa. Je l'appelai et je montai dedans. Lorsque le cocher me demanda où je voulais être conduit, j'eus un instant d'hésitation; puis j'indiquai, au hasard, la barrière Blanche, et je roulai sans savoir ce que j'allais devenir.

Je termine la première partie des Mémoires de Caussion.